CONVENTION NATIONALE.

DISCOURS

PRONONCÉ

A LA BARRE DE LA CONVENTION NATIONALE,

PAR LES SAVOISIENS

RÉSIDANS A PARIS,

Le 11 novembre 1792, l'an premier de la République;

SUIVI

DE LA RÉPONSE DU PRÉSIDENT:

IMPRIMÉS PAR ORDRE DE LA CONVENTION NATIONALE.

FRC 3467

FRANÇAIS,

Vous venez de rendre aux habitans de la Savoie les droits que des tyrans avoient usurpés sur eux. Rentrés dans l'exercice de leur souveraineté, leur premier sentiment a été celui de la reconnoissance envers vous; leurs premières paroles, qu'ils juroient de mourir républicains. Bientôt après, ils ont mani-

cf. M&W 5817

festé le desir de voir leur pays se réunir à la France. Ce vœu, prononcé par les communes, a été si unanime, si prompt, que vous y reconnoîtrez l'ardente expression du cœur, plutôt que le froid résultat d'un calcul d'intérêts.

Instruits, par une voie sûre, de l'intention de nos compatriotes, et de l'arrivée prochaine des députés pétitionnaires qu'ils vous envoient, nous venons par avance, nous Savoisiens résidans à Paris, vous faire la même demande.

Nous ne solliciterons pas votre consentement, en vous offrant quatre cent mille bras vigoureux pour combattre vos ennemis; en vous offrant nos rochers sourcilleux pour vous servir de remparts contre les tyrans d'Italie. Nous savons qu'au lieu de vous attaquer, tous les tyrans désormais fuiront devant vous; nous savons que, pour remporter des victoires, les soldats français n'ont besoin ni de la supériorité du nombre, ni de celle de la position. C'est dans votre générosité que nous voulons puiser des motifs pour appuyer notre demande. Oui, Français, si nous espérons que vous nous adopterez pour frères, c'est sur-tout à cause des avantages suivans, que nous procurera cette adoption.

Notre pays produit beaucoup de matières premières: vous nous éleverez des manufactures pour les employer.

Malgré notre industrie et notre amour pour le travail, nous languissons dans la pauvreté: vous répandrez chez nous l'abondance et le bonheur; vous occuperez nos bras oisifs; vous ranimerez notre commerce; vous fertiliserez nos champs; vous dessécherez nos marais; vous creuserez des

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

canaux navigables pour nos rivières, et nous rendrez le terrein immense qu'elles inondent.

L'extrême disette du numéraire, qui nous empêche de faire, par nous-mêmes, toutes ces belles entreprises, gêne aussi nos échanges : vous ferez refluer chez nous celui que vous aurez bientôt de superflu ; vous ouvrirez, d'ailleurs, le sein de nos montagnes, pour répandre dans toute la République l'or et l'argent qu'elles renferment.

La nature organisa les Savoisiens pour les sciences et les arts : vous établirez chez eux des lieux d'instruction où l'émulation et vos lumières développeront leurs talens.

La Savoie, incorporée à la France, jouira de toutes les forces de ce grand empire ; elle sera respectée des esclaves du Piémont, de la Suisse et de Genève. Mais les Savoisiens, formant une république à part, seroient sans cesse harcelés, sans cesse exposés à rentrer..... exposés à la mort : jamais ils ne rentreront dans l'esclavage.

Les ennemis de notre bonheur vous diront peut-être que votre territoire est assez étendu, et qu'il faut rejeter la demande des Savoisiens. Répondez-leur, Français, qu'à mesure que vous vous éloignez des temps malheureux de la royauté, à mesure que les troubles excités par *Louis le dernier* s'appaisent, que les ressorts de votre administration se renforcent, vous vous appercevez que leur action peut s'étendre beaucoup plus loin ; et que peut-être cette étendue d'action est incalculable.

Ils vous diront encore qu'ayant renoncé à toute

conquête, vous ne pouvez pas admettre un quatre-vingt quatrième d partement. Répondez leur que l'union volontaire de deux peuples libres et souverains, n'est point une conquête; que ce n'est pas conquérir, que d'adopter pour frères les Savoisiens, qui depuis si long temps vous appeloient à leur secours; les Savoisiens qui, au premier abord, ont mouillé votre sein de larmes de joie; les Savoisiens enfin, qui ont arboré avec transport et trépignement le signe de la liberté.

Français, n'oubliez pas que la réunion que nous vous demandons, ne peut vous être nuisible, et qu'elle nous comblera de biens; n'oubliez pas qu'elle est conforme à vos principes. Vous voulez porter le bonheur aux peuples que vous visitez, et nous ne serons heureux que lorsque vous nous aurez reçus dans vos bras, lorsque nous aurons senti notre cœur républicain palpiter contre le vôtre.

Signé, les membres de la députation.

Gavard, auteur de l'adresse, et président de la société des Savoisiens résidans à Paris; Boisset, Ravenaz, Viviand, Verney, Pagé, Rat, Clerc, Bizel, Mollard, Mermillod, Luys, Porraz, Burnet, Richard l'aîné, Bouvard, Biollet, Jacouz, Ouvrier-Neyret, Voiron, Jacquier, Curtet, Granger, Décret l'aîné, Gardet, Rey, Décret le cadet, Favre, Auclair, Fichet cadet, Encella. Suivent deux mille signatures.

RÉPONSE DU PRÉSIDENT DE LA CONVENTION NATIONALE.

GÉNÉREUX SAVOISIENS,

ELLE est enfin arrivée, cette époque où l'homme a reconquis sa dignité et ses droits au bonheur ! Les peuples, par une stupide aliénation, ne seront plus le patrimoine de quelques imbécilles féroces qui se transmettoient, au nom de Dieu, le pouvoir d'écraser les hommes. L'humanité respire.... et la terre, à jamais dégagée du fardeau des préjugés et de la royauté, n'offrira plus que des lois, des hommes et des vertus. Heureux Savoisiens, vous aurez été les premiers à recueillir les fruits de la restauration universelle. Vous venez de nous annoncer que vos frères s'avancent vers nous, et que le souverain des Alpes veut se reposer à côté des Français sous l'arbre de la liberté : oh ! .... comme nous les attendons avec impatience ! comme nous les serrerons dans nos bras ! comme nous leur dirons : Venez oublier *Victor-Amédée ;* qu'il ne lui reste que *Superga* et la honte d'avoir été roi. Puisse luire bientôt ce jour fortuné ! quel beau spectacle ! la France

embrassant la Savoie ! le signe tricolor flottant jusques sur les neiges du Mont-Cénis; les gouverneurs, les sénats, et les rois fuyant dans le lointain, et les peuples assis dans l'ombre se relevant par-tout au flambeau de la philosophie !

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

643